

Iekaterinbourg, Russie

Ma conviction est que les plus grands secrets sont enterrés et que seuls les morts disent la vérité.

Et c'est ainsi, en quelque sorte, que je me retrouvai dans les bois ce matin de la découverte des corps. Il pleuvait sur la Ville des âmes mortes, noyant les rues d'été sous des seaux d'eau.

— Ça circule pas mal ce matin. Une demi-heure, pas plus, dit mon chauffeur russe tandis que notre Land Rover contour-
nait d'imposants édifices en granit, reliquats d'une civilisation grandiose depuis longtemps disparue.

Je me laissai aller contre le dossier et regardai défiler la vieille ville impériale. Baptisée en l'honneur de Catherine la Grande en 1723, Iekaterinbourg s'étend au pied de l'Oural. Le paysage rappelle la rude beauté de l'Alaska : forêts denses que sillonnent loups et ours, ravins profonds et pics enneigés. Au-delà de cette ville tentaculaire de Sibérie se dressent de vertigineuses chaînes montagneuses riches en gisements miniers abritant les plus grands trésors au monde : platine et émeraudes, or et diamants. Comme ma Land Rover quittait Iekaterinbourg et longeait des pentes couvertes de bouleaux, j'ouvris la serviette en cuir sur mes genoux et en tirai un dossier. On pouvait lire sur l'étiquette de sa couverture bleue :

RÉSULTATS PRÉLIMINAIRES : FOUILLES
ARCHÉOLOGIQUES MÉDICO-LÉGALES
D'IEKATERINBOURG
DR LAURA PAVLOV, MÉDECIN LÉGISTE, CODIRECTRICE

Je feuilletai l'épaisse liasse, résultat de mes recherches de ces trois derniers mois. C'était ma première visite à Iekaterinbourg, et notre équipe venait des quatre coins du monde : archéologues médico-légaux, scientifiques et étudiants d'Amérique, de Grande-Bretagne, d'Allemagne et d'Italie ; et bien sûr notre hôte, la Russie. La mission de notre entreprise conjointe était simple : fouiller les forêts à la recherche de vestiges des exécutions de masse menées par la terreur rouge qui avait sévi pendant la révolution russe.

Des milliers d'hommes et de femmes périrent, notamment les Romanov, la famille impériale russe – le tsar et la tsarine, leurs quatre jolies filles et leur plus jeune fils de treize ans, Alexis – tuée par balle et achevée à la baïonnette, le crâne défoncé par des crosses de fusil et les corps plongés dans l'acide sulfurique.

La maison Ipatiev, où ils furent tenus prisonniers, était appelée dans la région « Maison des âmes mortes ». Les Rouges exécutèrent tant de victimes, jetant leurs corps dans des puits de mine et des tombes anonymes dans les immenses forêts voisines d'Iekaterinbourg, que les habitants du coin affublèrent leur ville d'un nouveau nom : la « Ville des âmes mortes ».

Je n'avais cependant pas compté sur la chaleur et les moustiques. S'il fait froid à pierre fendre en Sibérie en hiver, les températures peuvent grimper en flèche pendant son bref été torride. La forêt grouille alors de mouches et de moustiques. La chaleur fait goutter la résine des arbres, et ce parfum sucré sature l'air.

La pluie s'arrêta comme mon chauffeur s'engageait sur une piste étroite et défoncée, sillonnée d'ornières et rendue boueuse par le passage de véhicules lourds. La Land Rover se dirigea vers un îlot de cabanes temporaires et de tentes en grosse toile dressées au milieu d'une clairière parmi les bouleaux. Un panneau de bois peint indiquait en anglais et en russe :

CE SITE EST UNE
PROPRIÉTÉ PRIVÉE
INTERDIT D'ENTRER SANS AUTORISATION

Une chose de plus sur laquelle je n'avais pas compté en cette matinée d'été alors que nous nous garions près d'une tente. Je venais dans ces bois aux senteurs résineuses pour exhumer les fantômes du passé. Pourtant, rien n'aurait pu me préparer à l'étrange secret sur lequel j'allais tomber lorsque la terre gelée sibérienne libérerait ses morts.

Car avec les morts venait la vérité.

Et avec la vérité venaient les premiers chuchotements de l'histoire la plus incroyable qu'il m'ait été donné d'entendre.

Je sortis du véhicule et j'écartai la toile pour entrer dans ma tente. J'allai m'asseoir derrière mon bureau de travail quand Roy Moran, mon superviseur des fouilles, entra.

— Salut, bébé.

On l'appelle « Memphis Roy », et lui m'appelle toujours « bébé ». À Memphis, tout le monde se dit « bébé ». Qu'une femme soit responsable des fouilles ne faisait aucune différence. Si j'avais été un homme, Roy m'aurait quand même donné du « bébé ».

Roy est un type grand, osseux, pragmatique, et un des meilleurs dans sa partie. J'ouvris ma serviette d'un coup sec, prête à m'atteler à de la papperasse et dis :

— Tu n'étais pas censé fouiller le puits numéro sept ce matin ?

— C'est ce que je fais, bébé.

Roy était là devant moi, mains sur les hanches et quelque peu essoufflé. Son visage arborait une expression à mi-chemin entre l'excitation et la perplexité. Il leva son éternelle casquette de base-ball des Tigers, essuya la sueur de son front et sourit.

— Il s'avère que sept pourrait être notre chiffre porte-bonheur.

— Accouche.

— On a creusé le plus loin possible et touché une couche tourbeuse de permafrost à peine érodé. Mais on a trouvé quelque chose, Laura. On a *vraiment* trouvé un truc.

Je lâchai mon stylo. Roy n'était pas du genre à s'enthousiasmer à tort. Mais là, il semblait galvanisé, débordant de joie comme un gamin de douze ans surexcité.

— Raconte.

— Ah non, bébé, il faut que tu voies ça de tes yeux.

Je suivis Roy à travers la forêt odorante. Il avançait lentement, ses jambes musclées se frayant un chemin à travers une piste de fougères et de vieux arbres morts détrempés par la pluie.

— L'orifice du puits descend sur près de vingt mètres. C'est assez profond, dit-il.

La clairière était jonchée d'équipements miniers, madriers et échafaudages, avec de-ci de-là quelques camions et véhicules utilitaires.

— J'ai comme l'impression qu'il y a un mais, non ? Tu ne m'as toujours pas dit ce que tu avais trouvé.

Son excitation contagieuse, Roy eut un sourire et continua au même rythme. Des perles de sueur luisaient sur son front, et ses yeux étincelaient.

— Bébé, c'est une femme. On pense qu'il pourrait y avoir un deuxième corps, mais il est trop enfoui pour en dire plus. Qui sait ? Peut-être y en a-t-il d'autres encore.

J'étais gagnée par la fièvre alors que nous franchissions les bouquets de bouleaux blancs et nous arrêtions près de l'orifice d'un puits de mine. Je humai la senteur riche, terreuse et brune de la tourbe. C'était un trou dans le sol, d'environ quatre-vingts centimètres carrés, les flancs étayés avec d'épaisses planches de bois. Une mine parmi toutes celles que nous explorions pendant la fouille, à l'affût de la moindre preuve d'artefact datant des Romanov, époque à laquelle une grande partie de cette région était un charnier.

À Iekaterinbourg, pendant la nuit du 16 au 17 juillet 1918, les Romanov – monarchie alors la plus fortunée au monde – disparurent. Des récits de témoins laissent penser que toute la famille fut massacrée.

Mais, pour une raison inconnue, les bolcheviks choisirent de ne pas confirmer leur décès et, selon des rumeurs persistantes, certains d'entre eux, voire tous, auraient survécu à l'exécution. On alla même jusqu'à évoquer des complots secrets pour les délivrer de leur prison d'Iekaterinbourg. Des bruits coururent

pendant des années l'éventuelle survie d'une ou plusieurs filles du tsar et de leur frère, Alexis.

Ils avaient cousu des pierres précieuses – diamants et autres – dans leurs sous-vêtements, dans l'espoir que ces biens se révéleraient utiles s'ils parvenaient à fuir.

Ces mêmes pierres précieuses auraient empêché leur mort ou prolongé leur agonie.

Ces histoires m'avaient subjuguée quand j'étais enfant. Peu importe la vérité, comme tant d'autres fascinés par le mystère, je *voulais* croire qu'Anastasia et Alexis s'étaient échappés.

Le mystère s'épaissit et, des décennies plus tard, en des occasions différentes, des fouilles hors de la ville exposèrent les ossements de six adultes. Le tsar, sa femme et deux de ses filles auraient été parmi eux. Les analyses génétiques comparant leur ADN à celui de descendants dans la famille royale britannique confirmèrent ces identités.

La découverte fut cependant accompagnée d'une certaine controverse. Pour de nombreux experts, ces os étaient ceux des Romanov. Mais quantité d'autres pensaient le contraire, arguant par exemple que maints parents de la famille impériale avaient été exécutés dans la région et que ces dépouilles auraient pu être les leurs.

Une fouille ultérieure d'une fosse à l'ouest d'Iekaterinbourg déterra deux nouveaux groupes d'ossements humains dans les bois. Les analyses ADN les attribuèrent à la fille et au fils manquants du tsar, Anastasia et Alexis. Mais on ne put jamais prouver avec certitude qu'un de ces corps était celui d'Anastasia : c'était *probable*, mais il restait un doute raisonnable. Ainsi, quelques scientifiques et sceptiques invétérés de l'Église orthodoxe russe jugèrent ces tests non probants. Et le mystère perdura ; l'énigme ne fut pas vraiment résolue.

Au-dessus de l'orifice du puits, nos ingénieurs avaient installé un treuil motorisé équipé d'un vieux harnais et actionné par un générateur électrique. L'odeur de la tourbe flottait jusqu'à nous.

— Des os... Tu veux dire, un squelette complet ? demandai-je à Roy.

— Une femme. Elle est complète, momifiée dans le permafrost et parfaitement conservée par la tourbe et le froid.

J'eus des frissons tellement j'avais hâte d'y être. J'appuyai la main contre l'un des bouleaux, l'écorce blanchie par le soleil.

— Quelle période ?

— D'après ce que je sais et ses vêtements, on parle de l'époque des Romanov.

Roy passa en premier. Il descendit avec un signe de la main tandis que le harnais motorisé l'abaissait dans la fosse sombre. Quelques minutes plus tard, le harnais revint vide. Je montai sur le siège et fermai le harnais.

Au cours de ce dernier mois de travaux à Iekaterinbourg, nous avons déterré un tas d'objets : fusils Mosin-Nagant rouillés, pièces de cuivre verdies par la corrosion, douilles usées, une paire de lunettes, même plusieurs caches de lingots d'argent et d'or de l'époque tsariste, ainsi que des effets personnels et des bijoux. Tant de riches familles liées au tsar avaient fui ici pendant la révolution, espérant échapper au massacre, pour être finalement rattrapées par les Rouges.

Toutes les victimes n'étaient pas aisées. Mon propre passé gisait dans ces bois. Bien avant de voir Iekaterinbourg, j'avais reconnu cette ville aux larges rives sinueuses de l'Isset, où ma grand-mère Mariana avait vécu jeune fille. Elle avait onze ans quand les gardes rouges de la révolution d'octobre avaient envahi la ville. Elle était d'une famille de moujiks – de solides paysans russes – qui s'échinaient du matin au soir à extraire du minerai du permafrost, cette terre tourbeuse sibérienne dure comme le roc qui reste gelée même en été.

Trois des frères de Mariana furent exécutés dans les forêts au-delà de la ville, dont son cher Pieter, quinze ans à peine. Leur crime ? Avoir protesté quand les Rouges s'étaient emparés de leur petite compagnie minière, une entreprise misérable qui arrivait à peine à nourrir leur famille de douze personnes. Lénine ne croyait pas en la propriété individuelle.

Tout ce qu'un homme possédait appartenait maintenant aux Soviétiques. Si quelqu'un s'élevait contre ce principe, il était emprisonné. S'il continuait à protester, il était tué, partie inté-

grante de la violente terreur rouge qui balaya la Russie une fois Lénine au pouvoir.

Pour échapper à la mort, la famille de ma grand-mère traversa la campagne gelée par un rude hiver, jusqu'à Saint-Pétersbourg où elle appareilla pour l'Amérique à bord d'un paquebot rouillé. Ils n'emportèrent comme souvenirs dans leurs sacs de toile que quelques photographies de famille sépia décolorées et cartes postales de l'Iekaterinbourg impériale, les feuilles cassantes jaunies par l'âge et sentant le feu de bois. Je me rappelle encore l'odeur de bois tourbeux quand, enfant, je feuilletais l'album de famille rempli des clichés passés d'un autre monde. Une fois, alors que j'étais petite, je trouvai entre les pages de l'album une vieille photographie noir et blanc, flanquée de quelques fleurs séchées écrasées et conservées dans le repli d'un antique papier sulfurisé, les bords salis par l'âge.

— C'est quoi, ça, Nana ?

C'était la photographie d'une imposante gare ferroviaire sur laquelle flottaient des drapeaux de la Russie impériale. Les Romanov se tenaient sur les marches, tels qu'ils étaient toujours représentés : le tsar et sa femme saluant la foule, leur fils et leurs filles à leurs côtés. Je reconnus Anastasia en robe et chaussures blanches, un nœud unique dans les cheveux, serrant un bouquet de fleurs dans ses mains.

— C'était en 1913, le jour où le tsar et sa famille sont venus à Iekaterinbourg. Avant la guerre, avant que les choses n'empirent en Russie.

Des larmes emplissaient ses yeux bleus, comme si elle se rappelait un souvenir qu'elle chérissait depuis longtemps.

— Et les fleurs ?

— De tous les membres de la famille impériale, Anastasia était la plus rebelle, la plus étincelante. Ce jour-là sur les marches de la gare, elle a jeté son bouquet aux enfants dans la foule. La cohue était telle, figure-toi, que j'ai failli être tuée, mais j'ai réussi à attraper quelques fleurs. Je les ai toujours chéries.

Je baissai les yeux sur ces photographies et effleurai délicatement du bout des doigts la fragile poignée de fleurs séchées.

— Tu as *vu* Anastasia ? Elle a vraiment *jeté* ces fleurs ?

— Une sacrée coquine, celle-là, débordante de vie, un vrai garçon manqué, et nous, les enfants, nous l'adorions. La famille la surnommait affectueusement *Koubishka*, c'est-à-dire « bouboule ».

Et voici que je me trouvais là, partie prenante d'une fouille archéologique internationale, passant mon été en jeans et tennis sales dans une tente en lisière d'Iekaterinbourg. Il me sembla bizarrement que je bouclais la boucle de ma famille.

Dévorée par ma curiosité, j'appuyai sur le bloc de commande du harnais. Le moteur vrombit. Le harnais me descendit dans la fosse, et je fus absorbée par l'obscurité.

Au début, je plongeai dans le noir, mais, passé six mètres, les flancs du puits étaient éclairés par des ampoules électriques. Ici et là, je m'écartai des parois d'un coup de mes chaussures Reebok usées.

Je vis sous moi un torrent de lumière et, soudain, Roy saisit le harnais.

— C'est bon, bébé, tu es arrivée.

Je relâchai la corde, et mes pieds touchèrent un sol en planches de bois boueuses. Je m'extirpai du harnais et frissonnai. Il faisait un froid intense. Je me frottai les bras. Un carré de lumière bleue crue me parvenait depuis l'entrée du puits.

Non loin, quelques puissantes lampes halogènes illuminaient le sol de la chambre qui s'étalait sur au moins trois mètres soixante dans chaque direction, plus large que le puits. Une partie de la cavité était plongée dans une totale obscurité à donner la chair de poule.

Roy avait fabriqué un châssis d'étais et de poutres pour éviter tout effondrement, mais je n'étais pas rassurée pour autant : je détestais les espaces clos, notamment les tunnels, une malédiction dans ma profession.

Un costaud à l'épaisse moustache grise et aux lunettes cerclées de métal s'activait à tailler dans la tourbe glacée d'une des parois avec un marteau de charpentier et un burin plat. Il s'interrompit et sourit.

— Salut, Laura, ça roule ?

Tom Atkins, de Boston, avait une boîte à outils à ses pieds, et des nuages de buée se formaient dans l'air glacé quand il respirait. Il était vêtu d'un épais blouson de ski matelassé Columbia, de gros gants de laine et de cache-oreilles. Une table à tréteaux était dressée près de lui, couverte de tout un tas d'outils et de brosses, ainsi que de quelques puissantes torches électriques. Il ôta les cache-oreilles.

— Tu n'es pas venu les mains vides, Tom, dis-je en hochant la tête vers une pile de cannettes de Budweiser et de Heineken intactes dans un angle.

— Interdit de critiquer. C'est mieux ici que dans mon frigo.

— Bon, qu'avez-vous trouvé tous les deux à part l'endroit idéal pour tenir une bière au frais ?

— Jette un œil par ici d'abord.

Tom montra un tamis grillagé.

Je le pris. Dans un angle du plateau se trouvait un assortiment de boutons d'uniformes militaires en cuivre jaune très abîmés. Je vis quelques kopeks en cuivre et roubles argentés dont je déchiffrai à peine les dates : 1914, 1916 et une pièce de 1912. Il y avait un peigne d'ivoire jauni et les restes d'un fermoir de valise. Une forte émotion me saisit à la vue d'un serre-tête d'enfant.

Pendant la terreur rouge – la purge révolutionnaire visant à conserver une poigne sur le pouvoir et à instiller la peur –, les bolcheviks avaient pour réputation d'exécuter des familles entières. Je secouai la tête.

— Triste, mais intéressant.

— Le gros lot est par là.

Tom agita un pouce vers le côté de la chambre dans laquelle il travaillait.

— Respire un grand coup, Laura.

— Pourquoi ?

— C'est assez étrange. Presque macabre.

J'attrapai une des torches sur la table de Tom et m'enfonçai dans la chambre. Je braquai un puissant cône de lumière sur le sol gelé et connus un instant de pure terreur. Une main humaine jaillissait du permafrost. La chair était intacte, blanche, une

légère croûte de boue sur les doigts, le poing fermement serré. Comme s'il tenait quelque chose.

— Qu'est-ce que... !

— T'as encore rien vu. Regarde juste là.

Roy désigna la paroi de permafrost.

C'est alors que je le vis. Relié à la main, un corps : le visage d'une femme surgissait de manière grotesque de la tourbe. Ses vêtements étaient exposés : une sorte de chemisier de couleur pâle et un haut de laine foncé qui semblaient appartenir à un autre siècle.

— *Nom d'un chien !*

— Ça fout les jetons, hein ? dit Tom. Le permafrost a fait office de gros congélo.

— Ça ne me surprend pas, bébé, ajouta Roy. On a retrouvé des mammoths laineux intacts dans ce type de sol. Jette un œil à ta gauche.

Je vis les restes d'une veste sombre, grossière, sortir de la riche terre brune, à trente centimètres environ du tissu exposé, et ce qui ressemblait à la forme floue d'un petit torse humain sous le tissu.

— Il y a un autre corps là-dedans, dit Roy. On ne sait pas avec certitude si c'est un enfant ou un adulte, mais il va nous falloir du temps pour le sortir. On va d'abord se concentrer sur la femme.

Je reportai mon attention sur elle, frissonnai et m'approchai pour la regarder. La tête conservée était parfaitement visible. Ses yeux étaient fermés. Je voyais son nez, ses lèvres, ses oreilles et ses joues, des mèches de cheveux noirs bouclés sur son visage et son front. Elle avait de belles pommettes. J'éclairai son visage d'albâtre de ma lampe, et ce fut une expérience troublante. Je me savais devant l'une des découvertes les plus remarquables jamais faites à Iekaterinbourg.

— C'est incroyable. Je me demande qui c'était.

— Dieu seul le sait. Mais il y a autre chose, ajouta Roy.

— Quoi ?

— Regarde ce qu'il y a dans sa main.

J'éclairai les doigts serrés, maintenus en place on ne sait

pendant combien de décennies. Elle semblait tenir une sorte de chaîne métallique.

— Qu'est-ce que c'est ?

— On dirait une sorte de bijou, dit Tom.

— Je te fais confiance. A-t-on essayé d'ouvrir la main ?

Roy sourit.

— On a pensé que ça te revenait.

— Mille mercis.

— C'est toi le patron, bébé.

Roy me tendit une paire de gants chirurgicaux jetables.

— Tiens la lampe pendant ce temps.

Roy prit ma lampe et la dirigea sur le poing fermé. J'enfilai les gants, m'armai de courage, fermant les yeux un instant, puis me lançai. Je saisis l'index et le poignet, et tirai délicatement, cherchant à ouvrir la main.

La peau était aussi froide et dure que le marbre.

Je craignais que la peau ne se déchire ou que la main dans son ensemble ne se brise comme de la porcelaine de Chine. À ma surprise, les os se déplièrent sans un bruit, juste un peu, mais assez pour voir ce que la main renfermait.

— Dirige la lumière par là.

Roy l'orienta sur la main ouverte. Dans les sillons blanchis de la paume, je vis une chaîne et un médaillon.

Il ne semblait en rien aussi extravagant ou onéreux que certains des bijoux trouvés à Iekaterinbourg, cachés par des parents de la famille impériale ou les riches négociants qui y furent exécutés. Je le soulevai et l'essuyai délicatement de mes doigts. Je devinai une image en relief sur la face, mais le médaillon était en partie recouvert de tourbe, et la chaîne était fragile.

Roy me tendit son canif.

— Tiens, essaie ça.

Je pris le couteau et raclai la croûte de terre. On voyait sans doute possible le sceau doré en relief des Romanov frappé sur l'avvers : l'aigle impérial bicéphale. Je discernai une inscription au dos du médaillon, mais la corrosion rendait toute lecture impossible. Mon cœur eut un raté.